



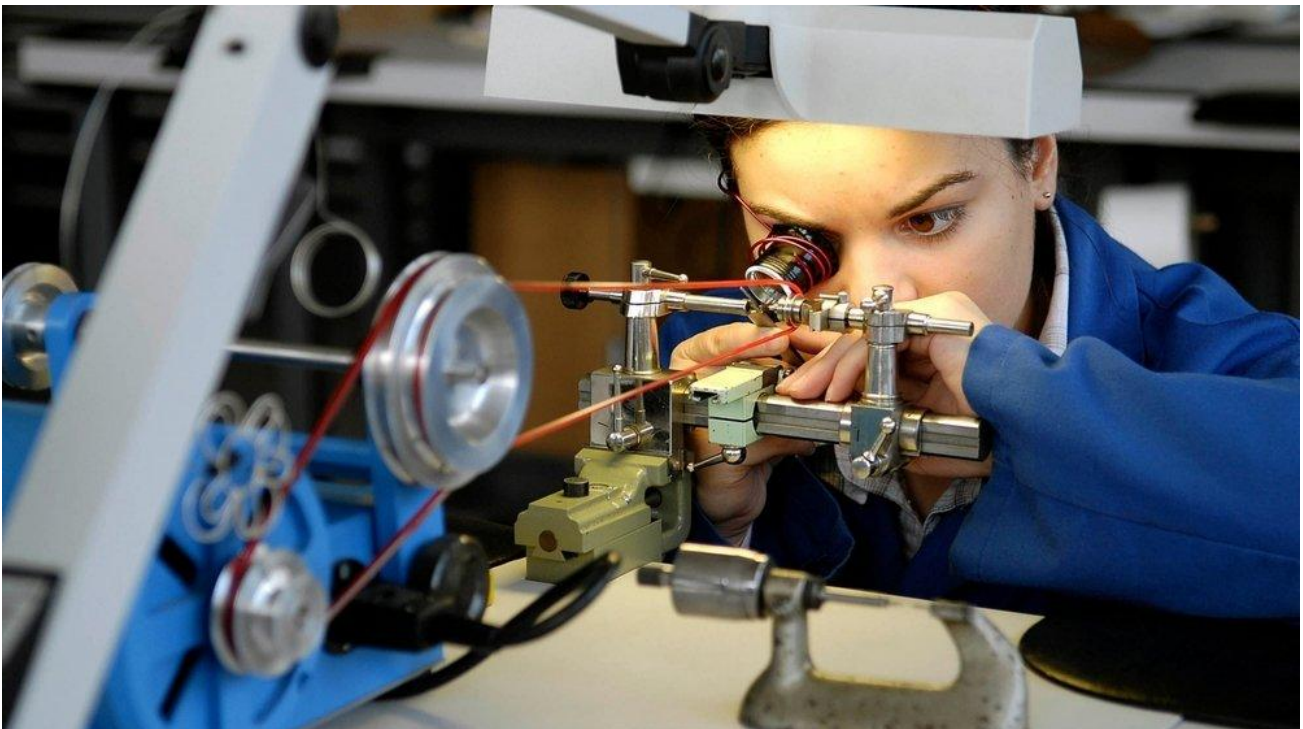
La formation horlogère tirillée entre le geste traditionnel et le luxe industriel

HORLOGERIE Le succès de la montre Swiss Made repose sur des savoir-faire traditionnels, mais la production de masse nécessite une industrie de pointe. La formation est tirillée entre ces deux réalités. Analyse.

PAR LUC-OLIVIER ERARD © 22.11.2020, 09:00

Lecture: 4min

PREMIUM



Le luxe industriel est-il en voie de supplanter l'horlogerie traditionnelle? Cette tension entre l'ancien et le moderne est présente depuis les débuts de l'industrialisation, à la fin du 19e siècle, et le monde de la formation n'y échappe pas.

A lire aussi: Comment faire carrière dans l'horlogerie?

La question de l'équilibre entre l'horlogerie traditionnelle, à l'établi, et la production de série en usine revient en force aujourd'hui, en raison de la numérisation de l'industrie. Car entre les artisans ou les horlogers bijoutiers, actifs notamment dans le service après-vente, et les marques horlogères qui modernisent leur outil de production, les intérêts divergent de plus en plus.

Pour Robert Grauwiller, président de l'Association suisse des maisons spécialisées en horlogerie et en bijouterie (ASHB), «les révisions récentes des formations tendent à faire trop de place aux techniques industrielles et moins aux gestes traditionnels qui permettent d'entretenir et de réparer simplement une montre dans une boutique d'horloger-bijoutier».

Perte des gestes traditionnels?

Sa crainte, c'est que les formations initiales, calibrées pour la puissante industrie du luxe, n'enseignent plus ces gestes. «Les marques horlogères font un mauvais calcul en se désintéressant des pratiques traditionnelles, alors qu'elles produisent des millions de montres chaque année. Celles-ci devront bien être réparées un jour», assure le spécialiste.

Le succès de l'horlogerie de luxe est, entre autres, basé sur son image d'artisanat traditionnel, mais sa production de masse ne peut se passer d'outils industriels."

HERVÉ MUNZ, ETHNOLOGUE, UNIVERSITÉ DE GENÈVE

Au Cifom, Sylvain Varone, responsable des formations horlogères, explique que les formations basées sur les méthodes traditionnelles, comme la spécialisation en restauration et complication, restent «indispensables à l'horlogerie contemporaine, tant pour les développements de nouveaux produits que pour la restauration des montres anciennes, et pour le service après-vente des montres haut de gamme actuelles».

Patrick Duvanel, directeur de l'école technique du Cifom ajoute: «Nous avons la chance, au Locle, d'avoir un campus horloger qui réunit tous les degrés, depuis les formations de base (CFC) jusqu'à l'ingénierie. Mieux mettre en évidence la cohérence de cet ensemble de formations est nécessaire. Nous devons montrer que ce pôle horloger est indispensable aux entreprises de la région.»

Nous nous sommes rendus dans la classe de Sylvain Aubry, pendant un cours de théorie des complications horlogères. Il apparaît que les étudiants, des horlogers en dernière année de CFC, sont conscients de ces enjeux. Plusieurs mentionnent la crainte de voir leur bagage acquis au Cifom être réduit dans des tâches répétitives, dans des ateliers industriels à la production segmentée.

Le débat est loin d'être clos

Pour l'ethnologue Hervé Munz, spécialiste de la formation professionnelle (Département de géographie et environnement, Université de Genève), la réalité est plus nuancée que celle décrite par Robert Grauwiller. Mais il reconnaît que le débat est chaud: «C'est l'image même de l'horlogerie de luxe qui pose problème», explique-t-il. «Son succès actuel est, entre autres, basé sur son image d'artisanat traditionnel, mais sa production de masse ne peut se passer d'outils industriels.»

Pour lui, on ne peut donc pas renvoyer dos à dos l'industrie du luxe et les horlogers traditionnels. «Du fait de l'image artisanale de l'horlogerie haut de gamme, la numérisation des métiers y est parfois vécue difficilement, alors qu'elle est perçue comme facteur d'attractivité dans d'autres professions. Ce qu'on ne dit pas aux jeunes, c'est que la numérisation de la production entraîne une redistribution des compétences, parfois ressentie, par les gens de métier, comme une forme de déprofessionnalisation.»

Pour Hervé Munz, «il est clair que les horlogers craignent une perte de savoir-faire, mais refuser la numérisation, y compris dans les formations initiales, n'est pas un bon calcul: on risque de créer un décalage entre les capacités des jeunes et les besoins du marché du travail».

Aujourd'hui déjà «il est vrai que, pour un grand nombre de jeunes professionnels, un simple CFC suffit de moins en moins à obtenir un emploi stable et correctement payé. Le partenariat public-privé, qui pilote la formation professionnelle, est paritaire et consensuel. Mais il favorise un statu quo qui, dans certaines branches, retarde des réformes parfois nécessaires».